

HERCULE VALJEAN

La société des bossus

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-029

La société des bossus

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 668 : version 1.0

La société des bossus

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

Extrait de la préface du livre de l'écrivain Marcel Chantilly intitulé : « LE ROMANCIER ET LE MEURTRE ». Ce livre sous forme de roman contient ma vie future. L'avenir n'est pas incontrôlable comme on le prétend. Le psychologue (et le criminologiste en est un) sait susciter les circonstances et les ajuster à ses désirs.

« Je suis un écrivain.

« Et je suis aussi un assassin.

« Je n'ai pas encore tué.

« Mais je commencerai dès que j'aurai terminé ce livre.

« Les savants pratiquent la vivisection sur les animaux.

« Je la pratiquerai, moi, sur les hommes ; je pratiquerai le meurtre pour en connaître tous les rouages et les exposer dans mon prochain volume, détruisant ainsi la possibilité future du meurtre impuni.

« Je sais que je me ferai des ennemis.

« Mon plus acharné sera sans doute le célèbre et élu­sif Domino Noir.

« Eh bien, je lui lance un défi dès aujourd'hui.

« Qu'il cherche à me pincer.

« Je ne le connais pas. Il a donc l'avantage sur moi puisque je signe effrontément cette préface de mon vrai nom. – Marcel Chantilly. »

I

Au Club Saint-Denis

Simon Antoine et le Chef de la Sûreté étaient à manger dans la grande salle à dîner du club fashionable Saint-Denis, rue Sherbrooke.

Antoine...

Simon n'était apparemment qu'un jeune millionnaire PLAY-BOY, comme disent les américains, qui jetait son argent par les fenêtres et qui aimait les femmes, le vin, les chansons, la danse, bref tous les amusements plus ou moins défendus.

Apparemment...

Mais quand Simon Antoine revêtait son casque et son masque et partait en guerre contre le crime et les bandits, ce n'était plus un playboy, c'est une vraie Némésis, un surhomme que les

assassins craignaient et qu'il faisait trembler de peur.

Le Chef de la Sûreté semblait préoccupé.

Il ne savait pas, il n'avait jamais su que son ami intime Simon Antoine était réellement le Domino Noir, l'ennemi juré des gangsters ; non, il ne le considérait que comme un joyeux luron qui, à ses heures, faisait en amateur de la petite criminologie.

Le Chef de la Sûreté, disions-nous donc, avait quelque chose qui le tracassait.

Antoine remarqua :

– Vous êtes bien silencieux aujourd'hui, mon ami. Avez-vous une prémonition de vague de crimes à Montréal ?

Gravement le Chef répondit :

– Peut-être.

Il ajouta tout de suite après :

– Ce n'est peut-être aussi qu'un gigantesque bluff ; mais j'ai bien peur...

– De quoi s'agit-il ?

– Vous connaissez Marcel Chantilly ?
– L'écrivain de romans policiers, mais oui.
– Que pensez-vous de lui ?
– C'est un charmant garçon fin et spirituel, un causeur raffiné.

– Avez-vous lu son dernier livre ?

– LE ROMANCIER ET LE MEURTRE ?

– Oui.

– Qu'en pensez-vous ?

– L'intrigue est fort originale.

– Que pensez-vous de la préface ?

Antoine mentit :

– Je ne lis jamais les préfaces, dit-il.

– Eh bien, Chantilly se vante qu'il va commettre une série d'assassinats.

– Ah...

Simon jouait la surprise ignorante avec un art consommé.

Le Chef de la Sûreté reprit :

– Et il provoque le Domino Noir.

– Oh, la, la, quelle audace...

– N'est-ce pas ? il met le Domino au défi de le pincer.

– Chantilly prend des chances.

– Pensez-vous, Antoine, que ce ne soit là qu'un bluff de publicité pour faire vendre son livre ?

– C'est possible ; mais, vous savez, Chef, tout peut arriver en ce bas monde.

– C'est ce que je crains.

Antoine demanda :

– Mais pourquoi n'arrêtez-vous pas Chantilly ?

Le Chef hocha négativement la tête :

– Voyez-vous l'éclat de rire ? Ce serait comme si Scotland Yard avait arrêté Maurice Leblanc, l'auteur d'Arsène Lupin.... Chantilly dirait en se moquant que les meurtres de romans doivent être jugés exclusivement par des juges fictifs.

– Vous avez raison.

Le Chef demanda :

– Croyez-vous que ce soit sérieux ?

Antoine réfléchit longuement :

– À bien y penser, dit-il à la fin, il y a quelque chose d'étrange dans la nature et le caractère de ce Chantilly.

– Quoi donc ?

– Il a un chat et un chien qu'il semble aimer.

– Chez lui ?

– Oui ; or il semble se plaire à les caresser durement, à leur faire du mal. Oh, pas énormément.

– Qu'importe ? C'est un signe de cruauté.

– On dit qu'Hitler a appris le sadisme en attrapant des mouches pour leur arracher les ailes et les pattes et jouir à les regarder pantelantes.

– C'est ça, il y a peut-être au fond de la nature de Chantilly un vague souvenir de l'homme des cavernes, de l'homme primaire, de Néron l'Empereur romain qui contemplant en se léchant

les babines les chrétiens qu'on jetait aux bêtes féroces.

Simon Antoine dit :

– Si vous l'arrêtez vous faites rire de vous ; si vous le laissez en liberté et que les meurtres viennent, la populace vous criera : il vous avait prévenu ; pourquoi ne l'avez-vous pas placé derrière les barreaux.

Le Chef soupira :

– C'est un dilemme embêtant.

Simon sourit :

– Je vous connais assez, dit-il, pour savoir ce que vous allez faire.

– Hein ?

– Oui, quand vous êtes mal pris n'avez-vous pas l'habitude d'appeler le Domino Noir à votre secours.

Le policier tressaillit :

– C'est vrai, dit-il.

De nouveau il soupira :

– J’aimerais bien percer le mystère qui auréole d’obscurité l’identité du Domino.

– Il vaut peut-être mieux qu’il reste anonyme ; car si les bandits pouvaient lui mettre un nom le Domino serait bien moins dangereux pour le crime.

– Vous avez sans doute raison, Antoine.

– Me permettez-vous un conseil ?

– Mais oui, allez.

– Le Domino vous a demandé, n’est-ce pas, de respecter son anonymat ?

– Oui.

– Et il est pour vous un allié précieux ?

– Certes.

– Vous avez besoin de lui ; alors il vaut mieux ne pas le mettre de mauvaise humeur en contrecarrant son anonymat.

– Vous avez raison.

Le Chef reprit :

– À propos de Marcel Chantilly, je crois que je

vais de ce pas demander l'aide du Domino immédiatement. Venez-vous avec moi ?

– Où ça ?

– Mais chez le seul homme qui connaît véritablement la personnalité du Domino, le journaliste Benoît Augé, du « Midi ».

– C'est vrai, je suis bête.

– Venez-vous ?

– Certainement. Benoît était chez-lui.

– Tiens, bonjour, chef, dit-il, vous avez besoin du Domino, je suppose, et c'est là la raison de votre visite ?

Presque imperceptiblement Antoine fit un signe de tête affirmatif au Chef.

Mais le Chef répondait :

– Oui, j'ai besoin de lui. Il s'agit du romancier Chantilly.

Augé remarqua :

– Le Domino m'a justement parlé de lui hier.

– Ah. Et croit-il à la véracité de ses menaces ?

– Oui.

Chantilly ne badine pas ?

– Le Domino est certain que non.

Le Chef demanda :

– Augé, veux-tu approcher ton ami et lui dire que j'ai besoin de lui. Insiste pour qu'il accepte.

– Inutile.

– Comment ? Il ne voudra pas ?

– Au contraire, il m'a annoncé votre visite au sujet de ce Chantilly et m'a autorisé à vous dire qu'il débrouillerait pour vous cette mystérieuse affaire.

– Quand il partit le Chef était rayonnant.

Antoine lui dit :

– Bonjour, j'ai quelques notes mondaines à dicter à Benoît pour le « Midi ». Vous permettez que je vous fausse compagnie ?

– Mais oui, mais oui.

Quand ils furent seuls le Domino Noir dit au journaliste :

– Benoît, comme Chantilly ne sait pas qui je suis ; ce sera toi qu’il approchera. Dès que lui ou un autre à propos de lui communiquera avec toi, tu m’avertiras immédiatement, n’est-ce pas ?

– Oui.

II

Le Docteur Belleau

La plupart des journalistes connaissent bien la prison de Bordeaux. Dans l'aile des fous criminels de cette institution il y a trois ou quatre médecins aliénistes qui traitent les malades de l'esprit. Le docteur Belleau en était un.

Benoît Augé le connaissait très bien. Ils se tutoyaient et s'appelaient tous deux de leurs noms de baptême : Hortensius et Benoît.

Le téléphone sonna à l'appartement du journaliste.

– Allô, fit-il.

C'était le docteur Belleau, mais un Belleau pas à son naturel, un Belleau effrayé.

– Qu'y a-t-il, Hortensius ?

– Une affaire grave, très grave... Tu es toujours intime avec le Domino Noir ?

– Mais oui.

– Comment faire pour avoir une entrevue avec lui ?

– Impossible. Le Domino Noir travaille toujours dans l'ombre ; c'est là sa force ; il ne se révèle jamais à personne.

– Mais je voudrais qu'il me protège.

– Alors viens me raconter ton affaire et je transmettrai ton récit à mon mystérieux ami.

Benoît questionna :

– Mais de quoi s'agit-il ?

– Ils s'agit de Marcel Chantilly.

Augé tressaillit :

– Je suis libre pour une couple d'heures, Hortensius. Peux-tu venir tout de suite ?

– Le temps de descendre chez toi. Tu m'attends ?

– Oui.

Le journaliste appuya le doigt sur le berceau de l'appareil pour couper la connexion ; mais il l'enleva presque aussitôt et écouta.

Le bourdonnement régulier sur le fil lui annonça que la ligne était libre ; il signala le numéro secret du Domino, numéro que les employés du Bell ne connaissaient même point parce qu'Antoine avait tout simplement TAPÉ le fil.

Augé lui expliqua :

- Le docteur Belleau de Bordeaux s'en vient.
- À propos de l'affaire Chantilly ?
- Oui.
- Très bien. J'y vais.

Antoine ajouta :

- Il faudra que tu me caches.
- Dans mon cabinet de toilette...
- Idiot.
- Comment ça ?
- Belleau n'est pas une poule.

Le journaliste éclata de rire :

– Je comprends, dit-il.

– Vide ta garde-robes pour ne pas que
j'étouffe ; je me cacherai dedans.

–Très bien.

III

La société des bossus

Il y avait un bon quart d'heure que Simon était caché dans la garde-robes quand le docteur entra;

Il était pâle.

Il se frottait nerveusement les mains.

Benoît lui offrit le meilleur siège.

– Tu peux parler à ton aise, Hortensius, nous sommes seuls, mentit le journaliste.

Le médecin commença par une question :

– Benoît, as-tu connu Grégoire Couture ?

– Non, je ne crois pas.

– C'est vrai, tu as étudié à Montréal tandis que Grégoire et moi, nous avons étudié à Québec, à l'Université Laval.

– Couture était professeur de philosophie.

– Était ?

– Oui, il est mort hier...

– De mort naturelle ?

– Apparemment accidentelle.

– Apparemment ?

– Oui, il est tombé en bas d'un escalier et s'est cassé le cou. Il est mort presque instantanément.

Belleau se mit à trembler.

– As-tu lu, demanda-t-il, la préface du livre de Chantilly ?

– Oui.

– Qu'en penses-tu ?

– C'est ou ce n'est pas un bluff, je ne sais.

– Ce n'en est pas un.

– Comment ?

Belleau déclara :

– Chantilly a étudié avec nous à l'Université Laval. Dans sa préface il menace des inconnus de mort ; ces inconnus ce sont nous, Grégoire

Couture et six autres confrères d'université.

– Mais pourquoi ?

Hortensius tendit à Augé une feuille de papier :

– Lis cela d'abord, dit-il.

Le journaliste lut :

Mon cher Hortensius,

Grégoire Couture est mort. Je l'ai assassiné en souvenir de ce qui est arrivé certain soir à une assemblée régulière de notre société des bossus.

Tu comprends...

Ne désespère pas, ton tour viendra comme il est venu à Grégoire, d'aller sucer les pissenlits par les racines.

Bien à toi,

Marcel Chantilly.

– C'est inouï, dit Benoît.

Il continua :

– Tu connais la signature de Chantilly ?

– Oui.

– Et c'est la sienne qui est au bas de cette lettre ?

– Indubitablement.

Le docteur ajouta :

– Mais ce n'est pas tout.

– Quoi donc ?

– J'ai téléphoné aux six autres membres vivants de la société des bossus.

– Et ils ont tous reçu une lettre comme la tienne ?

– Tu as deviné.

Le journaliste demanda :

– Vas-tu m'expliquer maintenant ce nom étrange : La société des bossus et son but...

– Tu sais ce qu'est un bossu en jargon d'étudiant ?

– Évidemment ; on appelle ainsi un écolier paresseux qui, malgré sa paresse antérieure, est

chanceux aux examens qu'il passe avec succès alors qu'il méritait richement de bloquer.

– C'est bien ça. Alors nous formâmes à Laval la société des bossus. D'abord il n'y avait que Chantilly et moi dedans. Pour être admis membre il fallait déclarer solennellement ne point savoir le chapitre de la médecine thérapeutique par exemple. Si les examinateurs ne posaient aucune question sur cette matière, particulière, le candidat était élu bossu de notre société.

Augé dit :

– Jusqu'à présent il n'y a que de l'enfantillage...

– Attends... Un soir nous fîmes un paw-wam épouvantable. La boisson coula à flots. Nous nous saoulâmes comme des matelots. Alors nous fîmes à Chantilly quelque chose de terrible, d'affreux, quelque chose qui ne s'oublie jamais. Notre seule excuse était la boisson.

– Qu'est-ce que ce quelque chose ?

– Je ne le dirai pas ; j'aurais trop honte ; car c'est moi le principal coupable, car je suis

l'initiateur de cette épouvante.

Belleau se mit de nouveau à trembler de tous ses membres :

– J'ai peur, Benoît, horriblement peur.

Il reprit :

– Chantilly va me tuer, et il n'a pas tout à fait tort de se venger. Nous étudions la psychologie avancée, nous les aliénistes, et je t'avoue que l'instinct de vengeance de Chantilly est non seulement compréhensible, mais presque excusable.

Le journaliste demanda :

– Et tu veux que le Domino te protège ?

– Je te le demande en grâce.

– S'il accepte il protégera en même temps les six autres membres de votre société des bossus. Donne-moi donc leurs noms...

Belleau dicta et Augé écrivit :

ODILON NADEAU, notaire ;

SYNOD CHAMPAGNE, marchand ;

ANTONIO SAVARY, avocat ;

ANTOINE HURTEAU, médecin ;

HORACE SAMSON, courtier et agent de change.

– C'est tout ? demanda le journaliste,

– Oui.

– Mais je n'en compte que cinq.

– Tu m'oublies, mon vieux, dit Belleau.

Augé formula une autre objection :

– Tu me disais que vous étiez huit ; mais avec Grégoire Couture, ça ne fait encore que sept.

– Et que fais-tu de Chantilly ?

– Sapristi, que je suis bête !

*

Augé et Antoine étaient seuls.

– Quelles instructions ? demanda le journaliste.

– Tu vas convoquer ici pour après-demain à

deux heures de l'après-midi les noms sur la liste que tu viens de prendre.

Il sourit :

– J'offense la langue française, dit-il, ne convoque pas les noms mais les personnes répondant à ces noms. Pour 5 heures p. m. précises.

– Très bien Simon.

– Et arrange-toi pour me faire installer un petit appareil de climatisation d'air dans ton placard ; j'ai failli y étouffer.

IV

L'interrogatoire de Chantilly

Simon Antoine déjeunait chez Geracimo quand le Chef de la Sûreté entra et vint s'asseoir avec lui dans sa cabine.

– Du nouveau ? demanda le pseudo-playboy.

– Je prends deux toasts et vais de ce pas chez Marcel Chantilly.

Antoine tressaillit :

– Ah, fit-il.

– Je viens de téléphoner à Augé ; il me rejoindra là.

– Vous allez arrêter Chantilly ?

– Ciel, non. Comment pourrais-je le coffrer ? Pour avoir fait des menaces dans les romans ? Mais Lupin, Verchères et les autres cambrioleurs

fictifs ont passé leur vie à menacer toutes les polices universelles impunément... Je vois l'éclat de rire général

Simon interrompt :

– Mais qu'allez-vous faire chez Chantilly alors ?

– Je réponds simplement à son invitation.

– Il vous a invité ?

– Oui, moi, et il m'a demandé d'amener avec moi le représentant du Domino Noir.

– Voilà pourquoi Benoît est convoqué ?

– Oui.

Antoine se leva :

– Excusez-moi une minute, Chef, dit-il, j'ai oublié de donner un ordre à ma servante.

– Faites, faites ; je vous attends.

Simon se dirigea vers une des cabines téléphoniques du restaurant et appela le « Midi ».

Quand on l'eut mis en communication avec Augé il dit :

– Benoît, viens chez Geracimo immédiatement. Tu diras au Chef de la Sûreté qu’il t’est impossible de te rendre chez Chantilly et tu lui suggèreras de m’amener à ta place.

– Entendu, boss.

Antoine alla se rasseoir dans la cabine avec le policier.

La conversation traîna jusqu’à l’arrivée du journaliste.

Celui-ci dit au Chef :

– Excusez-moi, monsieur, mais je ne puis me rendre à votre désir...

– Vous ne venez pas chez Chantilly ?

– Impossible, il y a de gros développements politiques dans la capitale fédérale ; dans 15 minutes je prends le train pour Ottawa.. C’est là l’ordre de mon chef des nouvelles.

Benoît ajouta :

– Tiens, j’ai une idée.

– Oui ?

– Chef, pourquoi n’amenez-vous pas Simon Antoine avec vous ? Simon se fera passer pour mon représentant officiel. Ça marche ?

Enlevant le point d’interrogation le Chef répéta en souriant :

– Ça marche, venez-vous, Antoine ?

– Avec enthousiasme.

*

Ce fut une grande courtoisie que Marcel Chantilly reçut ses visiteurs de marque.

– Du scotch, messieurs ? offrit-il.

Ils refusèrent contrariant visiblement leur hôte.

Celui-ci s’adressant au Chef, lui dit :

– Je vous ai fait venir pour clarifier une situation, pour poser nettement devant vous les circonstances qui militent contre mon arrestation.

– Ah.

Un ah ! étonné.

Plus que ça.

Un ah ! de stupéfaction.

S'adressant alors à Antoine, Chantilly poursuivit :

– À titre de représentant du journaliste Augé vous relaterez fidèlement ma déposition dans le journal.

Il y eut un silence.

Puis le romancier reprit :

– Voici ma déclaration : Grégoire Couture est mort comme d'autres mourront. Couture est tombé en bas de son escalier et s'est rompu la carotide. Chef, pouvez-vous m'arrêter pour ça ?

– Non, dit franchement le policier.

– Évidemment puisque les personnes qui étaient dans la maison au moment du supposé accident jureront que j'étais absent.

Le Chef sourit :

– Elles ne jureront pas, dit-il.

– Vous osez... ?

- Non, puisqu’elles ont déjà juré.
- Ah, vous les avez questionnées ?
- Naturellement ; je suis un policier consciencieux.

Chantilly reprit :

- Je sais que vous êtes au courant de l’existence de la société des bossus.

Dès la mort de Grégoire Couture j’ai écrit aux membres survivants de notre société la lettre que vous avez en votre possession.

Le Chef demanda :

- Ainsi vous avouez ?
- Non, je n’avoue pas ; j’affirme !
- Et cette lettre contient-elle la vérité ?

Chantilly émit un rire sarcastique :

- Voyons, voyons, Chef, dit-il, vous savez bien que la loi anglaise défend à un accusé de meurtre de plaider coupable.

– Elle lui permet de confesser par écrit son crime. C’est ce qu’est votre lettre : une

confession.

– Allons, Chef, raisonnez, ma lettre ne vaudrait pas une chique en cour. Vous ne pourriez même point vous en servir ; car il vous faudrait d’abord prouver que Couture a été assassiné, ce qui vous est absolument impossible.

Le Chef savait bien que le romancier avait raison.

Celui-ci reprit :

– D’autres « accidents » surviendront ; j’écrirai encore des lettres de menaces aux membres survivants de la société des bossus.

De nouveau il eut un rire sarcastique :

– Et vous, Chef, et le Domino Noir aussi, vous serez impuissants contre moi comme des bébés dans le ber. Je suis un romancier. Réaliste, plus réaliste qu’Émile Zola.

Il se leva nous signifiant notre congé.

Antoine dit :

– J’ai un message à vous transmettre de la part du Domino Noir. Il est court mon ami.

– J’écoute.

– C’est : Le Domino Noir n’a pas encore échoué une seule fois.

– Grégoire n’était jamais mort non plus.

Antoine reprit :

– Voici pour le message. J’ai maintenant une invitation à vous faire de la part du Domino.

– Faites.

– Les membres de la société des bossus sont convoqués pour demain après-midi chez le journaliste Benoît Augé. Vous êtes membre de cette société, Chantilly ; vous êtes donc invité à l’assemblée.

– À quelle heure ?

– À 2 heures précises. Viendrez-vous ?

– Je ne dis ni oui, ni non.

Le romancier ajouta :

Les portes se fermeront-elles à 2 heures ?

– Que voulez-vous dire ?

– Si j’arrive en retard pourrai-je entrer ?

– Mais oui.

Le Chef et Simon Antoine prirent congé.

V

L'assemblée

2 heures...

Le petit salon d'Augé est plein de monde.

Les membres de la société des bossus sont tous là...

Où y sont-ils tous ?

Le docteur Belleau.

Le marchand Champagne.

L'avocat Savard.

Le docteur Hurteau.

Le courtier Samson.

C'est ce dernier qui parla le premier :

– Il manque quelqu'un, dit-il.

Le journaliste demanda :

– Qui ça ?

– Le tabellion.

Synod Champagne s'écria :

– C'est vrai, Odilon n'est pas venu.

– Mon Dieu, mon Dieu, gémit Belleau, il lui est arrivé malheur.

Dans le placard le Domino pensa :

– Je crois que l'aliéniste a raison.

Benoît leva la main :

– Messieurs, dit-il je vous ai convoqués ici à la demande expresse du Domino Noir. Toutes les questions que je vous poserai m'ont été textuellement dictées par lui.

Il procéda :

– Première question : – Croyez-vous votre vie en danger ? Répondez un par un. Je passerai par dessus le docteur Belleau parce que je connais déjà sa réponse. Synod Champagne, êtes-vous en danger de mort ?

– Oui.

– Antonio Savarie ?

– Oui.

– Anatole Hurteau ?

– Oui.

– Horace Samson ?

– Oui.

Augé reprit :

– Bien passons à la seconde question : – Depuis quand vous croyez-vous en danger de mort, Synod Champagne ?

– Depuis la réception de la lettre de Marcel Chantilly.

Les trois autres répondirent de la même façon.

– Et maintenant, dit le journaliste, la troisième question : – Pourquoi Chantilly vous en veut-il ?

Silence...

– Synod Champagne, répondez.

– Nous lui avons joué un tour épouvantable, terrible...

– Quand ?

– Alors que nous étions étudiants.
– Quelle est la nature de ce tour ?
– À quoi servirait-il de l’expliquer ? Cela ne changerait rien à la situation et n’amènerait pas davantage l’arrestation du coupable.

– Très bien. Quatrième question : – Blâmez-vous Chantilly de vous réclamer votre vie. Vous, Horace Samson, répondez.

– Je le blâme et je ne le blâme pas.
– Savarie ?
– Son geste est compréhensible.
– Hurteau ?
– Il exagère.
– Et vous, Champagne ?
– Nous n’avons pas mérité une punition aussi sévère.

La porte s’ouvrit en coup de vent.

La stupeur fut générale.

En effet Marcel Chantilly était debout, très pâle devant eux.

Il ricana :

– Ainsi, dit-il, vous n’avez pas mérité une punition aussi sévère ? Eh bien, j’en appelle à la sagesse du Domino Noir qui est sans doute ici quelque part.

À Augé il demanda :

– Vous ont-ils dit pourquoi je les détestais à mort ?

– Non.

– C’est que la honte les en empêche. Eh bien, je vais vous la révéler, moi, la vérité.

Il regarda tour à tour ses ennemis.

Ses yeux se posèrent finalement sur Benoît :

– J’étais en seconde année de droit, dit-il. Je n’avais pas étudié le chapitre des baux dans le code civil. Aux examens on ne me posa aucune question sur ce chapitre. J’étais donc éligible comme membre de la société des bossus. Je fis application ; on m’accepta et mon initiation fut fixée pour le samedi soir suivant.

Après une courte pause il reprit :

– Ce fut une orgie. Je me saoulai comme un cochon. Je ne sais qui me transporta dans ma chambre et me coucha. Il faisait nuit quand je m'éveillai. Je m'étendis le bras et ma main toucha un corps froid, glacé. Je me levai brusquement et allumai la lumière.

De nouveau il regarda ses ennemis avec un air de rage froide :

– Savez-vous ce qu'il y avait sur mon lit, Augé ? Non, vous ne le savez pas ; mais ils le savent trop eux. Ils étaient allés chercher la chose horrible à la salle de dissection de l'université et l'avaient placée là. Je voyais un cadavre nu, un vieux cadavre qui pourrissait devant moi. Je poussai un cri de terreur. Puis je ne me souviens plus de rien...

Benoît demanda :

– C'est tout ?

– Oh, non.

– Continuez, mon ami.

– C'est sept mois après que je m'éveillai encore fou, mais fou lucide, fou enragé, fou

furieux. J'étais enfermé à l'Asile de Beauport. Ce que je souffris... L'enfer aurait été un paradis à côté de ma souffrance...

Il éleva la voix :

– Domino Noir, s'écria-t-il, si tu m'écoutes je sais que tu me donnes raison.

Le silence accueillit ses paroles.

Pour la troisième fois Chantilly regarda ses ennemis bien en face.

– Vous n'êtes pas inquiets, demanda-t-il, de l'absence de Boileau ?

Personne ne répondit, mais le docteur Belleau se mit à trembler comme une feuille.

Le romancier poursuivit :

– Que votre inquiétude se transforme en certitude, dit-il, le notaire est mort.

Il ajouta :

– Mort il y a quelques heures dans un accident d'automobile sur la route de Repentigny. Cette fois, Belleau, Champagne, Savarie, Hurteau et Samson, je ne vous enverrai pas de lettre : non, je

vous ferai mon message de vive voix. Attendez-vous tous à mourir. La grande faucheuse peut vous faucher demain ou dans six mois. Peu importe. Votre destin est irrévocable.

Sans ajouter un mot il quitta la pièce.

Le docteur Belleau gémit :

– C'est moi que Chantilly a regardé le dernier ; je sens avec horreur que je serai sa prochaine victime.

Augé l'encouragea :

– Voyons, Hortensius, tu sais bien que le Domino te protégera.

– A-t-il protégé Odilon ?

*

Quand il fut seul avec Antoine le journaliste appela le « Midi ».

Il apprit que le notaire Boileau était bel et bien mort dans les circonstances révélées par Chantilly.

– Ce romancier est un monstre, dit-il à Antoine.

– N'exagère pas, Benoît. Sais-tu que je ne peux m'empêcher de le comprendre sinon de l'approuver.

– Non...

– Oui. Les deux accidents... Mais je t'expliquerai plus tard.

VI

De nouveau au Club Saint-Denis

Assis dans l'un des somptueux salons du club Saint-Denis, Simon Antoine et le Chef de la Sûreté devisaient de la sensationnelle affaire Chantilly.

– Pour moi, dit le policier, cet homme est fou.

– Savez-vous ce que Benoît m'a dit ? fit le playboy.

– Non.

– L'aliéniste Belleau connaît son affaire en fait de folie. Or depuis des années il étudie le romancier. Et il est prévenu contre lui.

– Prévenu, comment ça ?

– Oui, doublement ; en premier lieu il se sentirait en sécurité si son ennemi était interné

dans un asile d'aliénés ; deuxièmement, il est plus dangereux de rechuter que de contracter la première fois une maladie.

– Ah oui, vous voulez dire que Chantilly ayant déjà souffert de folie...

– Justement.

Le policier demanda :

– Et quel est le verdict de Belleau ?

– Il dit qu'indubitablement Marcel est sain d'esprit.

Le Chef sembla réfléchir.

Longtemps...

À la fin il dit :

– Je me demande si la vengeance est le seul mobile de ces crimes.

– Que voulez-vous dire.

– Je me suis fait l'échaudage suivant : tous les membres de la société des bossus sont mariés à l'exception de Chantilly. Celui-ci commet plusieurs crimes qui ne lui rapportent rien pour masquer celui qui lui rapporte quelque chose.

- Continuez, vous êtes fort intéressant.
- Parmi les membres il y a deux richards ; je le sais ; j’ai fait une discrète enquête à ce sujet.
- Ce sont... ?
- Ce sont le docteur Hurteau et Samson le courtier...
- Mais vous parliez de camouflage de meurtres.
- Oui, il abrille le meurtre qui profite d’assassinats sans bénéfiques. Supposons que Samson ou Hurteau meurt ; Chantilly fait la cour à la veuve, la marie et s’empare de la fortune du mort.
- Ça n’a pas de sens.
- Comment ça ?
- La veuve savait du vivant de son mari que Chantilly détestait à mort celui-ci. Elle aurait partagé sa haine et ne tomberait pas en amour avec le romancier. Loin de là.
- Mais si elle était sa complice.
- Non, non, c’est trop tirer le taureau par les

cornes.

Antoine dit :

– À propos...

– De quoi ?

– Vous ne m’avez pas relaté le résultat de votre enquête sur la mort de Nadeau.

Le Chef soupira :

– Les témoins et le médecin légiste ne m’accordent aucune possibilité de doute.

– Précisez.

– C’est un banal accident d’automobile. Il n’y a pas l’ombre d’un crime possible.

Simon déclara :

– Je m’en doutais.

– Que voulez-vous dire ?

– Oh, rien. C’est une idée vague, qui me tracasse, mais que je ne puis encore préciser.

Antoine demanda :

– Où était Chantilly au moment de l’accident ?

– Le notaire est mort à Repentigny. À l’heure

de sa mort, six ou sept témoins dignes de foi sont prêts à jurer qu'il était à Montréal.

– C'est comme pour l'accident de Grégoire Couture.

– Oui.

– Ce Chantilly est diaboliquement habile.

– S'il n'est pas fou, il a l'esprit et le cœur distortionnés.

– Ça, je l'avoue. Mais n'oubliez pas que tout homme a ses manies. Ainsi, moi, j'ai celle de me ronger les ongles...

– Et moi de contempler mes semelles de souliers chaque soir en les ôtant et chaque matin en les mettant.

Les deux hommes sourirent :

– On ne nous internera pas pour cela.

VII

Madame Belleau

Pendant que le policier et Simon Antoine causaient au club, Augé faisait son travail quotidien au « Midi ».

Un messenger s'approcha de lui :

– Monsieur Benoît ?

Le journaliste leva les yeux de sur sa machine à écrire.

Oui...

– Une dame vous demande.

– Où est-elle ?

– Je l'ai fait passer dans le cabinet particulier à l'usage des reporters.

– Très bien, dis-lui que je finis cet article et que dans quelques minutes je serai à elle.

Augé ne connaissait pas la femme.

– Madame ? fit-il en entrant dans le petit cabinet.

– Belleau ; madame docteur Belleau.

Le journaliste tressaillit.

– Que puis-je faire pour vous ?

La femme était très pâle.

La plus grande inquiétude se lisait sur son visage.

– Mon mari est disparu, monsieur, et je me meurs d'incertitude douloureuse.

Hortensius disparu...

Après la mort de Couture et celle de Nadeau c'était de mauvais augure.

De fort mauvais augure...

Benoît demanda :

– Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Hier, vers 1.30 heure. Il est parti en automobile.

– Je sais, madame, il venait me voir.

– Oh, l’avez-vous vu ? Savez-vous où il est ?

– Oui, je l’ai vu. Mais je ne sais pas ce qui est advenu de lui depuis 4 heures hier après-midi.

– L’heure où il vous a quitté ?

– Oui.

Augé reprit :

– Hortensius avait-il l’habitude de partir ainsi sans donner d’explication ?

– Non, monsieur, il me disait tout. Il ne me cachait rien ; nous étions un couple très uni.

– Vous avez communiqué avec les endroits où il se rend généralement quand il sort ?

– Oui, j’ai appelé tous ses amis, tous nos parents, cela sans le moindre résultat appréciable.

– Avez-vous appelé Hurteau, Samson, Savarie et Champagne ?

– Oui, et ils disent comme vous ; ils ne l’ont vu depuis quatre heures hier.

Elle dit :

– J’ai même appelé à notre maison de

campagne ; il n'y avait personne.

Benoît demanda :

– Pourquoi êtes-vous venue à moi ?

– Pour que vous suppliez le Domino Noir de protéger, de retrouver mon mari, de me le remettre sain et sauf.

– Très bien, madame je ferai votre message.

*

Le lendemain les membres de la société des bossus reçurent la missive suivante :

Cher confrère d'université.

Notre camarade le docteur Hortensius Belleau est un célèbre aliéniste.

Un aliéniste peut fort bien devenir fou.

C'est pour lui la plus cruelle des humiliations.

Hier je me suis saisi de la personne de Belleau ; je l'ai placée en lieu sûr.

Dans ma cachette j'ai tous les instruments de supplice rendus célèbres par le moine Torquemada, de l'Inquisition espagnole.

Le pendule et le trou.

Le chevalet.

Le carcan.

La roue.

La visse sans fin.

Le vase de la goutte d'eau.

Dans quelques jours Belleau sera fou. Il m'aura payé sa dette. Ne désespérez pas, chers confrères. Votre tour va venir.

En attendant je me souscris,

Votre tout dévoué,

Marcel CHANTILLY.

Trois jours plus tard...

Encore au club favori du policier et du pseudo-playboy.

LE CHEF – Oui, Simon, j'ai enquêté ; j'ai fait

suivre Chantilly pas à pas pendant les trois derniers jours. Il n'a rien fait, rien de rien qui put porter à soupçons, si ce n'est...

ANTOINE – Si ce n'est...

LE CHEF – Hier il est allé rue Christophe-Colomb dans une écurie privée. Mon pisteur a eu des doutes. Il l'a laissé repartir. Puis il est entré dans l'écurie ; il n'y avait que deux pur-sang.

– Ses chevaux ?

– Oui.

– Je savais que Chantilly était un cavalier expert. Alors rien autre chose ?

– Non. Il a rendu sept visites dans sept maisons au-dessus de tous soupçons. C'est désespérant.

Simon demanda :

– Et l'avez-vous interviewé ?

– Oui.

– Que vous a-t-il dit ?

– Ceci : « Je ne nie rien, je n'affirme rien. Mais je suis au comble de la jouissance

d'apprendre que mon ennemi Belleau va devenir fou comme je l'ai déjà été. »

Le policier poursuivit :

– Je l'ai menacé d'arrestation immédiate ; il m'a ri au nez. Essayez voir, railla-t-il. En désespoir de cause, je l'ai quitté le caquet bas.

– C'est un génie.

Simon Antoine ajouta :

– Mais le Domino Noir est aussi un génie, un génie supérieur à Marcel. Je vous prédis, Chef, qu'il le mettra à la raison.

– Je le souhaite pour ma réputation de détective en péril.

VIII

Après les accidents le vrai meurtre

À six heures le journaliste Augé reçut la nouvelle de la mort du docteur Anatole Hurteau.

Cette fois il s'agissait d'un meurtre authentique.

Anatole avait été tué d'une balle de revolver.

Or cette fois Marcel Chantilly était dans la maison de la victime au moment de l'assassinat. Il venait d'entrer, Madame Hurteau était allée lui ouvrir la porte.

Comme Chantilly connaissait les aîtres elle lui avait tout simplement dit que son mari était dans sa bibliothèque avec le courtier Samson.

Or à peine quelques secondes plus tard, madame Hurteau entendit du boudoir où elle pénétrait un coup de feu.

Elle accourut.

Chantilly était debout dans l'entrebâillement de la porte de la bibliothèque, et regardait comme hébété le cadavre du médecin qui gisait sur le prélat.

Le revolver du crime était près de Marcel par terre.

Samson demanda au romancier :

– Pourquoi l'as-tu tué ?

Chantilly ne répondit point.

Il pivota sur lui-même, sortit de la maison et se rendit directement au bureau du Chef de la Sûreté :

– Vous pouvez m'arrêter, dit-il.

Le policier n'avait pas encore appris l'assassinat.

Il demanda :

– Pourquoi ?

– Pour le meurtre de Hurteau.

– Avez-vous tué le docteur ?

– Non.

– Vous vous prétendez innocent ?

– Oui. Mais les apparences et la preuve circonstancielle me jugent irrécusablement coupable. Je serai pendu à moins que...

– À moins que quoi ?

– Laissez-moi d'abord avouer mon infériorité. J'ai voulu me moquer de la haute valeur criminologique du Domino Noir. J'en exprime mon grand regret et je n'ai pas honte de faire cet acte d'humilité.

Il ajouta :

– Je serai pendu à moins que le Domino Noir me sauve.

– Ainsi vous n'avez tué ni Couture, ni Belleau, ni Nadeau, ni Hurteau ?

– Je suis totalement innocent ?

– Pourquoi vous vantiez-vous donc de ses crimes ?

– Je ne révélerai la raison de mes actes qu'au Domino.

– Mais vous savez bien que cet être de mystère qu’est le Domino ne se montre jamais.

– C’est vrai. Mais il a un intermédiaire.

– Vous voulez parler de Benoît Augé ?

– Oui. Coffrez-moi en cellule, Chef, et avertissez le journaliste du « Midi » que je désire lui parler.

Quelques minutes plus tard, Benoît causait avec le romancier à travers les barreaux d’une cellule qui sentait le char coloniste.

– Ainsi vous n’êtes pas coupable, Chantilly ?

– Emphatiquement non

L’accusé reprit :

– Mes empreintes digitales ne sont pas sur ce revolver pour la simple raison que je n’ai jamais tenu l’arme dans mes mains. C’est une preuve d’innocence, ça.

– Maigre, mon ami, très maigre. En effet vous avez pu tirer et effacer les traces d’empreintes avec votre mouchoir.

Le romancier baissa piteusement la tête.

Quand il la releva il y avait de nouveau de l'espoir dans son regard.

– Écoutez, Augé, dit-il, si j'ai commis ce meurtre suprêmement malhabile après avoir manifesté dans les autres affaires une très grande habileté, admettez que c'est au moins anormal.

– Cette apparente gaucherie masque peut-être quelque chose.

– Quoi donc ?

– Une habileté suprême comme vous dites.

– Allons et le revolver ?

– Oui, quoi ?

– Le revolver n'est pas à moi.

Benoît dit :

– Si vous pouvez prouver cela, c'est déjà un bon point en votre faveur.

– M. Augé, je me sens déjà la corde au cou ; je sens le nœud du pendu qui se resserre autour de mon cou. Je vous demande en grâce de m'obtenir l'aide et la protection du Domino Noir.

– Je ferai votre message, mon pauvre ami.

– Et vous me rendrez réponse tout de suite ?

– Oui.

– Vous comprenez mon anxiété, n'est-ce pas ?

Je suis comme un mort vivant. Je sens la folie qui revient rôder autour de mon cerveau.

En sortant des quartiers généraux de la police, le journaliste se demandait s'il était possible que le romancier fût innocent...

*

– Qu'en penses-tu, Simon ?

Benoît venait de transmettre à Antoine le S.O.S. de Chantilly.

Le journaliste précisa sa question :

– Le crois-tu coupable ?

Le Domino épela :

– B-o-n-a-s-s-e...

– Je ne comprends pas.

– Chantilly est innocent.

– Hein ?

– Il n’a pas tué le docteur Hurteau ?

– Non.

– Ni Couture ?

– Non.

– Ni Nadeau ?

– Non.

– Ni Belleau ?

– D’abord es-tu sûr que Belleau soit mort ?

– Heu... ?

– N’oublie pas que bien des hommes disparaissent pour reparaître ensuite avec une explication tout à fait naturelle.

– Tu penses que l’aliéniste est vivant ?

– Je ne fais point que le penser ; j’en suis sûr.

– A-t-il été enlevé par Chantilly ?

– Non.

– Mais...

– Il est disparu volontairement.

– Volontairement ? Mais pourquoi ?

– Permets-moi de ne pas te le dire tout de suite. Les explications doivent venir à la fin d'une cause et non pas pendant que celle-ci est encore pendante, comme on dit dans le jargon du Palais.

– Alors, demanda Augé, tu acceptes d'aider l'accusé ?

– Oui, va lui dire que d'ici 48 heures il sera libre.

IX

Le revolver

Antoine dit au journaliste :

– Tu vas demander quelque chose au chef de la Sûreté.

– Oui, mais quoi ?

– Qu’il fasse visiter par ses limiers tous les magasins où l’on vend des armes à feu.

– Ah...

– Tu sais que la loi exige des vendeurs de pistolets qu’ils prennent les noms et adresses des acheteurs, et qu’ils fassent à la police un rapport sur lequel ils doivent indiquer le numéro de l’arme.

Simon se donna une claque sur la cuisse :

– Je suis bête, s’écria-t-il.

– Bête ?

– Oui, pas besoin au Chef d'envoyer de limiers.

– Comment ça ?

– Il n'a qu'à fouiller dans ses liasses de rapports des vendeurs d'armes à feu. Il a le revolver qui a tué le docteur Hurteau ; qu'il en regarde le numéro individuel de fabrication, et qu'il cherche dans ses rapports ; il trouvera et le nom du vendeur et celui de l'acheteur.

Benoît téléphona au Chef.

Celui-ci lui dit :

– Ainsi le Domino veut savoir le nom du propriétaire du revolver ?...

– Oui, et aussi celui du vendeur.

– Le vendeur, c'est la maison Omer DeSerres.

Le Domino interrompit :

– Une minute, dis-lui, Benoît, que je prétends que l'acheteur n'est pas Marcel Chantilly.

Le Chef remarqua :

– Vous vous trompez, Domino, car c'est justement le romancier qui a acheté l'arme du crime.

Antoine s'empara de l'appareil :

– Ici le Domino, Chef, dit-il ; permettez-moi de vous affirmer que vous vous trompez.

– Hein ? Vous niez l'évidence.

– Non, procédons comme un brillant avocat, voulez-vous ?

– Mais oui, je veux bien.

– Quelqu'un voulait une arme à feu ; il alla chez DeSerres et en acheta une ; le commis lui demanda son nom. Il dit : MARCEL CHANTILLY.

Antoine poursuivit :

– Voyez-vous la différence.

– Mais non.

– Je vous gage que le commis ne connaissait pas Chantilly. N'importe qui peut prétendre s'appeler de ce nom devant un inconnu.

– Oh...

– Vous comprenez maintenant ?

– Oui. Que me conseillez-vous, Domino ?

– De prendre le romancier avec vous, de l'amener chez DeSerres devant le commis qui a vendu le revolver et de lui demander : Est-ce lui l'homme qui a acheté le pistolet ?

– Vous avez raison, c'est la seule chose à faire.

– Et savez-vous ce que le commis vous répondra ?

– Je ne suis pas un devin.

– Ni moi non plus, mais je le sais pareil. Il vous dira carrément qu'il n'a jamais vu Chantilly.

– Comment savez-vous d'avance... ?

– Mon pouvoir de déduction tout simplement, mon ami.

– Ainsi selon vous, le romancier n'est pas coupable ?

– Je le jure innocent.

– À ma place vous le relâchez ?

– Si vous saviez tout ce que je sais vous n’auriez pas besoin de me demander ça. Mais ne le relâchez pas tout de suite. J’ai 48 heures de grâce, car j’ai promis sa libération à Marcel d’ici 48 heures.

Antoine poursuivit :

– Aussitôt que vous serez revenu de chez DeSerres, voulez-vous être assez bon de téléphoner le résultat à Benoît...

– Certainement.

Il raccrocha.

Le journaliste lui demanda :

– Je ne sais, Simon, comment tu peux être aussi sûr de l’innocence de Chantilly.

– C’est simple, mon vieux.

– Simple ?

– Oui, il n’y avait pas de possibilité que les accidents dont Nadeau et Couture ont été victime ne fussent pas des accidents réels, à l’authenticité parfaitement établie...

– Ah.

– Oui, or comme le romancier n’a assassiné ni Couture ni Nadeau il est impossible qu’il ait commis le meurtre de Hurteau.

– Je ne comprends pas.

– Écoute : S’il n’en voulait point assez aux deux premiers pour les tuer, mon raisonnement est le même pour le dernier.

– Je suis toujours dans les ténèbres.

– Attends le téléphone du Chef de la Sûreté, je te parlerai après.

X

L'assassin

Nous n'eûmes pas à attendre longtemps.

Au téléphone Augé se fit dire par le policier :

– Le Domino avait raison. Ce n'est point Chantilly qui a acheté le revolver.

Antoine dit au journaliste :

– Laisse-moi lui parler.

Il prit l'acoustic :

– Allô, Chef, c'est le Domino. Vous allez chercher le courtier Horace Samson maintenant.

– Hein ?

– C'est ce que je vous demande.

– Mais pourquoi ?

– Pour le faire identifier par le commis comme

l'acheteur du revolver.

– Mais c'est un homme influent...

– C'est l'assassin de Hurteau.

– Vous en êtes sûr ?

– Cela crève les yeux.

– Et le commis l'identifiera ?

– Je l'affirme... Et, ah, oui Chef, n'oubliez pas dès votre retour de me téléphoner le résultat.

*

– Tu as raison plus souvent qu'à ton tour, Domino. M'expliqueras-tu maintenant comment tu as appris l'identité de l'assassin ?

– Oui, Benoît. D'abord je partais du principe que Marcel était innocent. Quelle autre personne y avait-il dans la bibliothèque au moment de l'attentat si ce n'est le courtier Samson ?

– En effet, j'ai été bête.

– Pas plus que le Chef.

Il reprit :

– Samson est courtier ; j’ai appris de la veuve Hurteau que son défunt mari avait une centaine de mille piastres de placées chez le courtier. J’ai communiqué avec l’avocat Savarie, un autre membre de l’originale société des bossus ; je lui ai demandé d’aller aux renseignements. Eh bien, sais-tu ce que Savarie m’a déclaré ?

– Non.

– Samson lui avait dit que le mort avait fait des mauvais placements en Bourse et qu’il ne restait plus rien des \$100 000. Penses-tu la même chose que moi ?

– Il est évident que Samson avait dilapidé la fortune de Hurteau.

– Oui, et quand celui-ci vint sur le point de s’apercevoir de la malversation de son ancien confrère d’université, le courtier profita de la situation embrouillée volontairement par Chantilly pour assassiner Hurteau et faire passer le meurtre sur le dos de l’écrivain de romans policiers.

– Merveilleux, Simon, merveilleux, mais un personnage de cette affaire demeure énigmatique.

– Qui donc ?

– Chantilly.

– Ce ne sera pas long, je vais te l’expliquer. Ou plutôt il te l’expliquera lui-même.

Le téléphone sonna.

Le Domino dit :

– C’est le Chef ; laisse-moi répondre.

– Allô, fit-il en s’emparant de l’appareil.

– C’est le Chef de la Sûreté.

– C’est le Domino.

– Eh bien, Domino, vous aviez encore une fois raison.

– Ainsi c’est bien Samson qui a acheté l’arme ?

– Oui.

– Qu’est-il arrivé au juste.

– Lorsque le commis l’a identifié Samson a cherché à s’enfuir. Mes hommes ont tiré sur lui.

– Ah.

– Il est mort.

Le Chef ajouta :

– Mais pas avant d’avoir avoué son crime.

– Je tiens donc promesse, car vous allez relâchez Marcel Chantilly, n’est-ce pas ?

– Certainement.

– Voulez-vous lui dire de venir dès sa sortie chez Benoît Augé ?

– Je ferai cela.

XI

Marcel Chantilly

CHANTILLY – Bonjour, monsieur Augé. Remerciez bien le Domino Noir pour moi.

AUGÉ – Le Domino est ici, il vous entend ; mais ne cherchez pas à le voir.

CHANTILLY – Vous comprenez qu'après m'avoir sauvé la vie je ne suis pas pour l'offenser.

AUGÉ – Le Domino m'a dit d'avance ce que vous allez me dire. Il connaît toute l'affaire aussi bien que vous. Il me demande de vous questionner. Allez-vous répondre à mes questions ?

CHANTILLY – Certainement.

AUGÉ – D'abord une affirmation. Tout dépend de votre chat.

CHANTILLY – De mon chat ?

AUGÉ – Oui, votre chat démontre votre nature.

CHANTILLY – Je ne comprends pas.

AUGÉ – Vous aimez à faire mal aux bêtes... un peu, n'est-ce pas, comme me l'a affirmé le docteur Belleau ?

CHANTILLY – Oui, mais je ne vois pas...

AUGÉ – Vous allez comprendre : Vous vouliez faire mal à ceux qui par leur farce barbare vous ont rendu fou, mais votre nature n'était pas assez méchante pour aller jusqu'au meurtre. J'ai raison ?

CHANTILLY – Oui.

AUGÉ – Ainsi vous avez couché avec un cadavre ?

CHANTILLY – Oui.

AUGÉ – Vous êtes devenu fou ?

CHANTILLY – Encore oui.

AUGÉ – Vous êtes revenu à la santé mentale ?

CHANTILLY – Même réponse, monsieur.

AUGÉ — Lorsque vous vous êtes rappelé l'horrible tour de cochon un sentiment de haine vous a envahi ?

CHANTILLY — Idem.

AUGÉ — Vous avez juré de vous venger ?

CHANTILLY — Oui.

AUGÉ — Vous avez couvé cette vengeance pendant longtemps ; puis un jour une idée vous vînt : tôt ou tard un de vos compagnons de la société des bossus allait mourir. Préliminairement vous annonciez dans la préface d'un de vos livres que vous alliez devenir un meurtrier. Quand le premier compagnon mourrait de sa belle mort ou d'accident, vous enverriez des lettres de menaces aux autres. Ce serait là votre vengeance ; ceux qui vous avaient rendu fou souffriraient mille morts à leur tour. N'est-ce pas qu'il en est ainsi ?

CHANTILLY — Oui.

AUGÉ — Pour une vengeance c'en est une vraie et originale par dessus le marché. Mais je continue : Il n'y avait qu'une chose que vous

n'aviez pas prévue...

CHANTILLY – Laquelle ?

AUGÉ – C'est qu'un véritable assassin pouvait profiter de votre superbe mise en scène pour commettre un meurtre, un meurtre réel... Le Chef de la Sûreté vous a dit qu'il a dû abattre Samson ?

CHANTILLY – Oui.

AUGÉ – Vous n'aviez aucun soupçon contre le courtier ?

CHANTILLY – Non, il a bien joué son jeu. Il est dans l'éternité. Paix à son âme.

AUGÉ – Votre vengeance est-elle satisfaite ?

CHANTILLY – J'ai eu ma leçon. On a bien raison de dire que comme l'avenir la vengeance ne doit appartenir qu'à Dieu.

Le téléphone sonna...

XII

Un revenant

– Allô, fit Benoît Augé.

– Monsieur Augé ?

– Oui.

– Ah, Benoît, c'est Hortensius.

– Belleau ? Mais d'où sors-tu ?

– J'avais trop peur de Chantilly ; je craignais trop qu'il ne me tuât ; je me suis caché. Mais quand j'ai appris son arrestation par les journaux, quel soulagement pour moi ! Je suis revenu.

Le journaliste dit :

– Écoute, Hortensius, il ne faut pas avoir peur de Marcel.

– Hein ?

– Il est inoffensif.

– Mais il a tué Hurteau.

– Non, c'est Samson l'assassin.

– Et les lettres ?

– Des blagues. Tu as confiance au Domino ?

– Oui.

– Eh bien, le Domino t'affirme que Marcel Chantilly ne voulait pas, n'a jamais voulu te tuer.

– Hein ? Je ne comprends pas.

– Si tu te trouvais en présence de Chantilly, que ferais-tu ?

– Je me sauverais.

– Eh bien, tu ne te sauveras pas et je t'envoie Marcel en te donnant au nom du Domino Noir l'assurance que tu es en toute sécurité avec lui. Le recevras-tu ?

L'aliéniste dit après une longue hésitation :

– Qu'il vienne.

Le journaliste raccrocha.

Se tournant vers le romancier il lui dit :

– Allez, mon ami, et ne péchez plus.

*

Simon Antoine sortit de sa cachette dans le placard et dit avec une intense satisfaction :

– Marcel Chantilly n'a-t-il pas parlé exactement comme je l'avais prévu ?

– Oui, surhomme, répondit en souriant Benoît Augé.

Cet ouvrage est le 668^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.